

Le pari de l'expérience dans un paysage audiovisuel marqué par la concurrence

Histoire d'un journal télévisé francophone qui n'en était pas un, 1953-1956

MURIEL HANOT¹

— Docteur en communication – Chargée de cours invitée à l'Université catholique de Louvain

"La télévision belge, on y était fidèle... Mais à part le JT, je ne me souviens pas de l'avoir regardée" cette phrase d'un témoin des premiers temps de la télévision belge francophone témoigne de l'importance du journal télévisé (JT) dans l'identification d'une chaîne de télévision à un pays.² La remarque est d'autant plus frappante que les spectateurs d'alors amalgament très souvent dans leurs récits la provenance des différentes émissions qui les ont marqués (Hanot, 2004c). Il est vrai que le programme s'inscrit dans la durée: il est souvent l'un des plus vieux encore présents à l'écran. Il rythme le quotidien, rassemble les spectateurs à une heure de diffusion calquée sur des habitudes locales et articule les grilles de programmes entre avant et après soirée. Hier comme aujourd'hui.³ Le journal est un point de référence incontournable dans l'univers télévisuel national. Rien de bien étrange, dès lors, si les premiers spectateurs en gardent un souvenir ému... Plusieurs journalistes ont frappé les mémoires: Georges Konen, Luc Beyer, Raoul Goulard, Paul Danblon... Parce qu'ils ont figuré à la une du média en présentant le JT, en animant des émissions d'information ou en parcourant le monde? Sans doute. Mais aussi parce que les souvenirs fonctionnent à l'affect:

"Quels qu'ils soient, ces personnages du petit écran restent souvent en mémoire en raison de leur tégénie particulière: tel trait de caractère, telle particularité physique, les a fait aimer ou détester" (Hanot, 2004c, 129).

¹. En ce qui concerne cet article, veuillez prendre contact avec Muriel Hanot, e-mail: muriel.hanot@uclouvain.be

² Les témoignages cités sont tirés d'une enquête menée en Communauté française entre 2002 et 2003. Ils portaient sur les souvenirs spontanés des premières rencontres des témoins avec la télévision. Ces témoignages ont fait l'objet d'analyses publiées entre autres dans *Médiatiques* (2003) ainsi que dans Hanot & Mairesse (2004).

³. "Les journaux télévisés sont les pivots indémodables autour desquels les grilles de programmes se font et se défont" souligne en 2000 Y. Thiran (2000, 225), journaliste à la RTBF et chargé de cours au département de communication de l'UCL.

Ainsi, Luc Beyer "plaisait aux gens. Il avait un genre très vieille France", commente un spectateur d'alors. Les événements alimentent aussi ce fond commun mémoriel: mariage royal, enterrement de Churchill, grèves de 1960/1961, mort des astronautes d'Apollo I,... Découverts en direct ou au travers du JT, ils traversent les histoires individuelles parce qu'ils sont

"liés à des expériences de vie personnelles (au cours d'une visite chez une amie, le père de celle-ci s'emporte à la vue des images de la construction du Mur de Berlin), à des 'accidents' télévisuels (l'explosion du téléviseur la nuit de l'alunissage) ou à une première découverte du média (la classe entière visionne les images du couronnement d'Elizabeth II diffusées sur l'émetteur de Langenberg en écoutant les commentaires en français à la radio)" (*Ibid.*, 127).

Ils offrent visiblement une opportunité d'ouvrir la fenêtre sur le monde, à une époque où l'on voyage peu, mais où la planète se rétrécit au gré du développement des médias de masse et des télécommunications. "La télévision, c'était une évasion... juste après la guerre. C'était voyager, c'était voir du pays sans se déplacer" retient un spectateur. Heureux ou malheureux, proches ou lointains, déterminants pour la nation ou la planète ou focalisés autour de l'histoire de certains personnages, ces événements impressionnent. Ces moments où "univers de la télévision et univers privé se rencontrent" (Bourdon, 1995, 27) sont faits d'émotion et de participation.

Ces souvenirs condensent souvent plusieurs années de télévision, mêlent une infinité de visionnage. Ils figent l'histoire du média entre le temps de la découverte, riche et foisonnant, et le temps qui s'ensuit, ramassé et évanescant (Hanot, 2004a). Le JT n'échappe pas au phénomène. Son histoire relève, du point de vue de la réception, de cette "continuité plus ou moins brisée" (Jeanneney & Sauvage, 1982, 21-22).

Ainsi, les récits des spectateurs (du moins ceux qui disposaient de la télévision entre 1953 et 1956) ne rendent aucunement compte de l'élément clé que retiennent les récits traditionnels construits autour de la télévision belge, à savoir la naissance tardive du JT francophone.

Les origines du média sont caractérisées en Belgique par les doubles émissions d'un même institut unitaire, les unes francophones les autres flamandes.⁴ Sur le plan technique, cette double programmation s'accompagne du

⁴ En 1937, alors que l'autonomie culturelle des deux langues nationales est reconnue, deux directions générales sont créées au sein de l'Institut toujours unitaire de la radio, l'une pour les

choix d'une double définition, fonction des influences culturelles voisines: le 625 lignes permet aux spectateurs de capter les programmes hollandais et le 819 lignes les programmes français (Roekens, 2004, 98).

Les choix éditoriaux de l'une et l'autre stations varient dès la première soirée: là où la NIR (Nationaal Instituut voor Radio-Omroep) produit d'emblée une dramatique et un JT, l'INR (Institut national belge de la radiodiffusion) préfère diffuser une émission de variétés juste après avoir relayé le journal télévisé de Paris. Du côté flamand, la télévision se dote d'un JT spécifique alors que du côté francophone, il ne paraît pas essentiel d'y recourir. À rebours, le choix semble paradoxal parce qu'il valorise l'intrusion de productions étrangères sur le territoire national et étrange parce qu'il semble négliger l'un des atouts essentiels du média émergent pressenti par la chaîne flamande.⁵ Il s'expliquerait par la représentation que les initiateurs francophones ont du média:

"En fait, la télévision est pour les Flamands un moyen d'émancipation culturelle. Pour les francophones, participant d'une culture largement reconnue, c'est seulement un médium de plus",

indique l'ouvrage consacré aux trente ans du JT francophone (Lanotte, Dupont & Jaspers, 1986, 15). La télévision est considérée comme "*un appendice de sa grande sœur: la radio*" et R. Clause, l'administrateur directeur général des émissions francophones désigné à ce poste peu avant le lancement de la télévision, ne prendrait pas le média au sérieux (*Ibid.*, 16). Pour ce qui concerne le domaine de l'information en tout cas.

Pourtant, tout bien considéré, même sans JT, l'actualité belge n'est pas absente des écrans de l'INR. "Le Carnet de l'actualité", "un premier magazine d'informations filmées" (*Ibid.*, 16) démarre comme hebdomadaire dès le 3 novembre 1953. Il complète le regard donné depuis la France par des images d'événements nationaux (Antoine, 2003, 11). Au "Carnet de l'actualité" semble dévolu le proche. Au JT français le lointain. "Le Carnet" rappelle à quelques différences près les actualités cinématographiques d'époque: entre clin d'œil amusé et images passe-partout, il propose un quart d'heure de sujets les

émissions françaises, l'autre pour les émissions néerlandaises (Roekens, 2003; Desmet, 2003, 15).

⁵ Antoine (2003, 8) souligne ce paradoxe en rappelant que dans les années 1980, la Belgique a bataillé ferme pour éviter la pénétration sur son territoire de programmes étrangers, au point de se mettre en contradiction avec la législation européenne.

plus divers, commentés en direct.⁶ Ses responsables cherchent rapidement à raccourcir tant que faire se peut le temps entre l'événement et sa relation à l'écran. En 1954, "Le Carnet" diffuse des images du carnaval de Binche filmées le jour même.⁷

Devenu quotidien le 3 octobre 1954 à peu près au moment où "La journée dans le monde", l'"édition" télévisée, sur fond de diapositive, du dernier bulletin de nouvelles radiophoniques clôture les programmes de l'INR⁸ diffusé désormais non plus après mais avant le relais du journal de Paris avec lequel il entre en quasi-concurrence⁹, "Le Carnet de l'actualité" qui porte maintenant le nom de "TV Actualités" s'étoffe en même temps que la rédaction se structure et se professionnalise (Lanotte, Dupont & Jaspers, 1986, 22). Mêlant images internationales et nationales, il prend naturellement la place du JT français quand, le 30 août 1956, le relais est supprimé pour une question de droits sur les images (*Ibid.*, 30-31). Ce "remplacement" a lieu trois semaines après l'épisode tragique de Marcinelle (8 août 1956) dont la télévision, en principe en vacances, assume la couverture exceptionnelle, dévoilant la force des images et assurant chez les 114.000 possesseurs (Thoveron, 1971, 144) de récepteurs de télévision une communion dans l'émotion.

Le pas est alors franchi. La période d'expérimentation s'achève, à tout le moins pour l'information. Presque trois ans après le lancement de la télévision belge et la diffusion du premier JT flamand, le premier journal télévisé belge francophone a officiellement pris forme. Comme si passés les balbutiements et la fascination pour les produits finis proposés chez ses voisins, l'INR, enfin maître de son propre développement, de sa technique et de son espace national, s'emparait de l'idée du JT. Le relais, il est vrai, n'avait

⁶. Le rapport annuel de l'INR parle de "style familial, très personnel" (INR, 1954, 15). Voir aussi Lanotte, Dupont & Jaspers (1986, 17).

⁷. "Sans doute cette rapidité nuit-elle quelque peu à la qualité des sujets, qualité chère à I. Recht. Mais ce dernier laissera faire Hagon. Il sait que l'avenir de l'information télévisée est à ce prix. Lui-même veut prouver que la télévision peut être aussi rapide, sinon plus rapide que la radio" (Lanotte, Dupont & Jaspers, 1986, 20).

⁸. À partir du 2 octobre 1955 (Lanotte, Dupont & Jaspers, 1986, 23).

⁹. "Souvent 'TV Actualités' et le Journal de la RTF reprennent les mêmes sujets internationaux. Cela se comprend: par l'intermédiaire de Belgavidéo, l'INR reçoit les mêmes actualités que la RTF. Cette concurrence entre les deux quotidiens d'information est stimulante pour l'équipe belge. Elle va même organiser, de manière relativement régulière, une seconde édition avec des sujets étrangers. Et ce, de manière à passer les images internationales sur antenne avant Paris" (Lanotte, Dupont & Jaspers, 1986).

plus lieu d'être puisque les équipes belges démontraient au quotidien leur savoir-faire...

S'il n'en a pas la reconnaissance, passée comme présente, "Le Carnet de l'actualité" assure néanmoins dès 1953 toutes les qualités médiatiques d'un journal télévisé des origines. Tant dans le fond que dans la forme:

a) Ainsi, si "Le Carnet" n'a pas le nom de JT, il n'est pas seul dans le cas. Rares sont les premiers journaux qui déclinent leur fonction dans leur titre. Le terme "actualité" est plus souvent usité. Ainsi, l'information à la NIR se décline-t-elle notamment dans les "Gesproken nieuws" et "Gefilmd nieuws"... (Desmet, 2003, 14-17).¹⁰ Et, quand "TV Actualités" prend la place du relais du journal de Paris, il ne change pas de nom, malgré son évident changement de statut. "TV Actualités" devient "TV journal" au début de la saison 1957-1958 (Lanotte, Dupont & Jaspers, 1986, 33), à un moment où la télévision met fin à sa période expérimentale.¹¹

b) "Le Carnet" n'est pas quotidien. Il le devient – à l'exception du jour de relâche – près d'un an après sa naissance. Cette caractéristique est typique des télévisions émergentes. Le JT flamand est "quasi quotidien", ce qui est

"exceptionnellement tôt si l'on considère la situation de l'époque et si l'on se réfère à ce qui a pu se passer dans d'autres pays, où les expériences de TV ont commencé plus tôt, mais où l'évolution vers un journal télévisé quotidien a pris beaucoup de temps" (Desmet, 2003, 16).

Vingt ans après, les JT des télévisions locales et communautaires naissantes en Communauté française connaîtront les mêmes balbutiements.

c) Aucun présentateur n'assume la direction du "Carnet". Mais l'homme tronc qui s'adresse au spectateur les yeux dans les yeux n'est pas encore né. La place croissante qu'il prendra au fil de l'évolution du média "est typique de cette prise de conscience de ce qui fait l'originalité de l'information télévisée" (Thiran, 2000, 227). Les reporters apparaissent en novembre 1954 à l'antenne du journal français. Ils résument sur le plateau les événements de la journée (Jeanneney, 1999, 454; Brusini & James, 1982, 44). Le véritable *anchorman* s'impose en 1959 en France (Haghe, 1999) et en janvier 1960 dans le sud du

¹⁰ Autre exemple, en 1936, les premiers programmes britanniques intègrent "Picture Page", "a magazine of topical and general interest" (Tracey, 1998, 70).

¹¹ La fin de la période expérimentale prend cours en 1958, année où se tient à Bruxelles l'Exposition universelle. "Désormais, la télévision qui est financée par la redevance (...) accroît ses heures de diffusion au détriment – pour l'INR – des relais de Paris, toujours présents, mais dans une moindre mesure. Elle émet aussi tous les jours. En conséquence, les achats de récepteurs se multiplient" (Hanot, 2004b, 27). Voir aussi Desmet & Vande Winkel (2008).

pays, trois ans et demi après la relève du JT français. Entre-temps des journalistes de radio étaient intervenus dans le journal afin de donner les dernières nouvelles dont les images ne pouvaient encore rendre compte:

"Même si United Press travaille vite, les vues internationales de l'agence ont entre 24 et 48 heures de retard sur les faits. Or, en cet automne 1956, les choses vont vite. (...). Face à cette accumulation d'événements que le journal ne peut commenter sur images, Igor Recht et Louis-Philippe Kammans demandent à Roger Clausse qu'un journaliste du Journal Parlé viennent résumer en studio les faits du jour".

La première intervention de ce genre a lieu le 4 novembre 1956 (Lanotte, Dupont & Jespers, 1986, 31).

d) Les sujets traités par "Le Carnet" sont très souvent anecdotiques ou secondaires. Mais tous les journaux télévisés expérimentaux assurent une information de ce genre. Ainsi,

"[le journal télévisé français] démarre officiellement le 2 octobre [1949] dans une grande indifférence. Pendant les cinq ou six premières années, journalistes professionnels (...) ou improvisés (...) font flèche de tout bois, joignent au modeste film en 16 mm, développé à la hâte, des commentaires improvisés utilisant les images d'agence, souvent plus pittoresques que pertinentes" (Jeanneney, 1999, 454).

Le recours momentané à un personnage fictif (M. Delarue) afin d'assurer la transition des différents sujets fictionnalise quelque peu "Le Carnet". Mais l'objectif reste avant tout informatif. "Le Carnet" remplit la même mission d'information maison que les premiers JT flamands qui réalisent au moins un sujet propre par émission, puisant le reste à différentes sources: service d'information des USA, Belgavox...¹² "Le Carnet" s'avère être par définition le complément local à l'information vue de Paris, dont le contenu s'étoffera avec l'âge, avec la technique, avec les moyens.

e) L'intérêt de l'information télévisuelle réside dans la vitesse avec laquelle elle parvient au spectateur (Thiran, 2000, 232). Or, d'entrée de jeu, "Le Carnet de l'actualité" court contre la montre et veille à raccourcir le délai entre enregistrement et diffusion, surtout dès le moment où il devient quotidien. Chaque minute gagnée est alors considérée comme un exploit:

"Lors du retour d'Amérique du prince Albert, le 7 décembre 1955, la TV filme l'arrivée du prince à la gare du Midi à 18h30. A 20h02, la séquence, développée, montée et commentée, passe sur antenne" (Lanotte, Dupont & Jespers, 1986, 25).

¹² La moyenne des sujets spécifiques à la NIR est de 2,5 (Desmet, 2003, 17).

Les progrès techniques, il est vrai, simplifient de plus en plus les opérations de tournage et de montage.

f) Le JT français définit un rendez-vous quotidien auquel s'arrime naturellement "Le Carnet".

"L'heure du JT s'avère (...), dès 1953, être le point pivot autour duquel tout s'organise. Il est ainsi d'ores et déjà acquis qu'en Belgique francophone, 'la soirée télévisée', soit ce que l'on appellera par la suite le prime time, débute après les informations. Ce moment axe s'avère si important que, à l'INR-Télévision, il n'est précédé... par rien. Aux débuts de la télévision belge, les jours où des émissions ont lieu en fin d'après-midi, il est en effet acquis que l'antenne se fermera vers 19h45 et que les émissions seront remplacées par la diffusion de la mire. Jusqu'à l'arrivée des nouvelles, à 20h ou 20h15. La systématisation de la séquence d'actualités de 20h confirmera cette tendance" (Antoine, 2003, 11).

En ouvrant l'antenne avant le relais de Paris dès octobre 1954, "TV Actualités" affiche plus clairement que jamais son statut de JT belge francophone.

"Le Carnet" s'avère ainsi sur le plan médiatique un véritable laboratoire de l'information belge francophone. La télévision se cherche alors toujours un langage, hésitant entre la tradition des actualités filmées et l'héritage des actualités radio. Tant les sujets que les images montées évoquent les actualités filmées. Leur commentaire en direct résultant de l'impossibilité d'enregistrer le son et la recherche d'une adéquation maximum entre temps de l'événement et temps de l'information ont tôt fait de les distinguer de celles-là. "Avant la Seconde Guerre mondiale, une copie d'actualités cinématographiques pouvait être présentée pendant trois mois dans une salle" (Thiran, 2000, 232) sans poser problème. En raison du support "lent" du film. Rien de tel avec la télévision. L'information radio aide un temps à parer le décalage entre images et événements. Certains journaux des origines s'en inspirent directement. Afin de coller au mieux à l'événement, des journalistes de ce média lisent les dernières nouvelles à l'antenne. La tentative est déclinée partout, en ce compris en Flandre.¹³ Elle trouve son point d'aboutissement dans le sud du pays quand elle est insérée au sein de "TV Actualités" alors le journal de référence afin de compenser la lenteur des images (Lanotte, Dupont & Jespers, 1986, 31-32).

¹³. "Les nouvelles [du 'Gesproken nieuws'] sont en effet lues ou dites face à la caméra. L'image à l'écran n'est donc que la tête d'une personne qui lit ou parle. Le parallèle avec les nouvelles radiophoniques est plus qu'évident" (Desmet, 2003, 17).

"Le Carnet" s'avère donc être en quelque sorte un JT non assumé. Reste à comprendre pourquoi. Certes, il est aujourd'hui aisé de penser que le JT français qui portait seul le nom de journal suffisait à priver de reconnaissance les premiers essais de la télévision belge francophone en la matière et d'abonder dans le sens de la tradition historique en liant la naissance d'un JT spécifique à l'INR avec la disparition du relais des informations de Paris. Mais pourquoi ce souci d'abandonner le second rôle au "Carnet" alors que tout le désigne comme premier JT belge francophone?

En optant pour le relais du JT français, les dirigeants des émissions belges francophones sont à l'époque persuadés de faire mieux que s'ils avaient proposé le leur. Plusieurs raisons motivent cette position. Elles tiennent à une question de moyens, à la représentation qu'ils ont du média et à la situation de concurrence qui caractérise déjà le paysage audiovisuel francophone.

Le JT français ouvre les yeux des belges francophones sur le monde en même temps qu'il permet à l'INR d'investir dans d'autres genres. L'objectif déclaré est de proposer à moindres frais un programme solide, à raison de deux heures d'émissions par jour, exception faite du vendredi, jour de relâche, et des vacances (Hanot, 2004b, 21). Faire de la télévision coûte cher, très cher.¹⁴ D'autant plus cher que la dotation est, comme les émissions, partagée en deux. Le rapport d'activités 1953 de l'INR souligne ainsi que

"depuis [ses débuts], l'activité de la télévision d'expression française et de la télévision d'expression flamande n'a cessé de progresser en dépit de certaines difficultés que l'on peut aisément entrevoir. En premier lieu, l'on songe aux difficultés de financement résultant de l'acquisition et de la mise en place d'un matériel technique important et onéreux, de l'équipement des studios et de leurs annexes, et, enfin, de la rétribution de collaborateurs extérieurs: écrivains, acteurs, artistes de music hall, orchestres de fantaisie, décorateurs, metteurs en scène, costumiers, etc., etc." (INR, 1954, 5).

Les années 1950 sont focalisées sur les découvertes technologiques. Les relais se justifient techniquement. Peu importe que des programmes étrangers meublent les grilles de programmes belges.

"On était bien là dans l'ère des techniciens, peu soucieux de questions politiques ou philosophiques, mais préoccupés par une problématique technologique de transmission d'ondes électriques" (Antoine, 2003, 8).

¹⁴ L. Desmet (2003, 15-16) souligne que "comme pour les pays voisins, les problèmes techniques et budgétaires constituent d'importants obstacles dans la réalisation des programmes".

Le rapport annuel 1953 ne dit rien d'autre quand il affirme fièrement:

"la télévision belge a été la première à incorporer régulièrement dans ses programmes des relais internationaux, les premiers depuis Paris, les autres au départ de Lopik" (INR, 1954, 5).

La télévision d'alors construit sa réputation sur une ouverture au monde lointain, conçue comme un défi technologique. Le relais de la RTF (Radio-diffusion-Télévision Française) sur les antennes belges en octobre 1953 s'inscrit dans la continuité des échanges internationaux initiés par la liaison Londres-Paris lors de la semaine franco-britannique de juillet 1952 ou par le couronnement de la reine Elizabeth en juin 1953, et prolongés par les émissions de l'UER dès 1954. Des émissions auxquelles l'INR contribuera d'emblée, proposant les programmes "Personnages wallons du folklore belge" le 24 juin 1954 et "Visite à la maison d'Erasmus" le 19 décembre 1954 (Lanotte, Dupont & Jespers, 1986, 23).

Par contre, l'information est un thème de référence pour lequel la télévision semble *a priori* manquer d'armes. Le sérieux prime. La radio doit sur ce point servir de modèle.¹⁵ À la différence des variétés, des spectacles (danse, ballet, théâtre), des jeux, des discussions diverses avec les "vedettes du sport", "les personnalités du monde des Arts, des Lettres, de la Science", pour lesquels l'INR ne se contente pas de relayer Paris, mais propose ses propres émissions (INR, 1954, 13-15).¹⁶ Le caractère complémentaire du "Carnet" pourrait de ce point de vue répondre à la volonté des dirigeants francophones de trouver une formule adéquate qui corresponde à l'idéal de sérieux et de rigueur qui caractérisait déjà l'information radio. Affirmer que, du côté francophone, l'on ne croyait pas au rôle de la télévision dans l'information est sans doute quelque peu forcé. Mais il reste que le JT national n'y avait pas une place prioritaire parce qu'il fallait pour les dirigeants de l'époque réussir le pari de la qualité en dépit de la faiblesse des moyens disponibles et des balbutiements inhérents à toute période de démarrage.

Car la télévision belge francophone n'était pas seule au monde et avait fort à faire pour gagner son audience et sa crédibilité. Pour être regardée, elle devait séduire. Pour séduire, elle devait briller et par conséquent prendre en compte

¹⁵. Cf. supra. Cette situation sera ressentie comme une inféodation par les journalistes de télévision (Lanotte, Dupont & Jespers, 1986, 16).

¹⁶. Antoine (2003, 13) remarque que dès 1956, tant pour la variété que pour les jeux télévisés, "une réorganisation de la programmation semble s'amorcer, qui accorderait moins de place à ce type de programme, préférant en concéder le traitement à la RTF (...)".

la concurrence existante, essentiellement française. En effet, une partie de son public reçoit, grâce à la "magie" des ondes qui ne connaissent pas les frontières, les programmes français diffusés par la station de la RTF, établie à Lille depuis 1950. L'émetteur français est conscient d'emblée de l'intérêt qu'il suscite auprès des Belges au point de diffuser quelques émissions spécifiques à leur intention (*Inédits*, 1987). Il joue ainsi un rôle non négligeable dans le développement de la télévision belge:

"Il incite non seulement une partie de la population à s'équiper en récepteurs, mais semble aussi pousser aux premiers essais de télévision belge",

parce que les quelques programmes en flamand proposés par le relais de Lille inquiéteraient les responsables politiques du nord du pays (Baffrey, 1961, 4-5).

La situation bien que propre aux pays frontaliers n'en est pour autant pas extraordinaire. L'intérêt de la télévision pour un spectateur réside dans la possibilité de recevoir des programmes... et de les comprendre. Au cours de la période pendant laquelle un pays s'équipe en téléviseurs,

"la densité des récepteurs s'avère être directement proportionnelle à la proximité d'un émetteur et par conséquent à la commodité de réception" (*Ibid.*, 4).

Si aucune estimation du nombre de postes de télévision en service ne semble avoir été réalisée avant 1953, tous s'accordent pour admettre l'existence d'un certain nombre de récepteurs alors que la télévision belge n'existe pas encore. En 1953, ils sont 6.500 pour 23.000 en 1954 (Thoveron, 1971, 144). Le programme belge francophone pour s'imposer à son public doit égaler sinon dépasser le programme français.

De ce point de vue, les relais se présentent comme le moyen d'étoffer l'offre d'une télévision encore expérimentale qui sans cela resterait limitée en raison de ses moyens.¹⁷ Les relais de la télévision française, tout comme dans une moindre mesure ceux de Lopik pour les émissions flamandes, sont alors considérés à la fois comme une victoire technique et un gage de qualité:

"Ils permettent (...) aux deux chaînes de proposer dès le début un choix télévisuel étonnant et placent la Belgique en tête de tous les échanges de programmes internationaux organisés de façon régulière",

¹⁷ Ces relais équivalent à 47,97% en 1953, 36,43% en 1955, 22,62% en 1958 et 20,33% en 1960... Voir Hanot (2004b, 20-21) ainsi que Garin (1968, 22-23).

souligne L. Desmet (2003, 16). Le rapport annuel 1953 en témoigne quand il met en avant que

"grâce à la générosité de la télévision française, nous avons pu relayer tous les jours, le journal télévisé, et deux soirées par semaine, cet extraordinaire programme '36 chandelles' que notre public a accueilli avec le plus grand enthousiasme" (INR, 1954, 15).

Après un an, le constat est toujours à la réussite: la télévision belge est la première à avoir pu proposer autant d'heures de programmes aussi rapidement, grâce à ses doubles émissions et à la technique du relais. *Le Moustique* salue le premier anniversaire de l'INR en ces termes:

"Après un an de fonctionnement, la Télévision belge mérite vraiment que nous lui adressions toutes nos félicitations. Au cours de la saison dernière, il avait été prévu que la durée des émissions françaises serait de douze heures par semaine; en fait, la moyenne hebdomadaire générale fut de seize heures et demie. Pour la nouvelle saison, la durée théorique a été fixée à dix-huit heures par semaine; pour ne citer que quelques chiffres – fort encourageants! –, au cours de la semaine du 3 au 9 octobre, la durée totale des émissions a été de vingt heures et la semaine suivante, elle atteignait vingt et une heures! Avouons que ce n'est pas mal du tout pour un 'poupon' d'un an, et n'oublions pas qu'en plus il y a encore les émissions flamandes. Quand on compare ces résultats à ceux obtenus en Hollande, où Lopik n'émet que deux programmes d'environ une heure et demie par semaine!" (Bel, 1954, 31).

Les relais de Paris se justifient d'autant plus que les programmes de la RTF sont reconnus pour leur qualité et déjà renommés.

La naissance tardive de la télévision belge explique sans doute que deux "JT" soient d'emblée disponibles. Mais si l'un s'affiche et se cherche explicitement, l'autre, vraisemblablement pour une question d'image dans un paysage en concurrence, se dissimule derrière une formule avérée, dont elle prendra la place une fois affirmée.

Le recours à l'actualité comme aux divertissements français se présente sans doute comme le moyen de réussir le pari de l'expérience dans la nouveauté, de prévenir les effets d'une inévitable comparaison avec un concurrent direct, avéré et expérimenté. Dans le même temps, ce procédé s'affirme comme une façon de reconnaître une certaine communauté d'intérêt. Et d'offrir aux spectateurs le meilleur, là où la télévision flamande recherche une expression propre qu'elle ne peut – faute de programmes suffisants – ou ne veut trouver dans le relais de Lopik: selon l'ouvrage consacré aux trente ans du JT de la RTBF (Radio-Télévision belge de la Communauté Française),

"du côté flamand, la revendication d'une réception directe des programmes hollandais ne semble pas aussi forte. Bien que les organisations wallonnes créditent la communauté flamande d'un tel désir, on ne retrouve pas cette exigence lors de l'entrevue du 6 décembre 1951 entre les ministres P.W. Segers et les trois organisations culturelles flamandes: Davidsfonds, Willemsfonds et Vermeylenfonds. À plusieurs reprises, Jan Boon insistera même sur le fait qu'il n'y a pas dans la communauté flamande de désir réel de recevoir les programmes hollandais" (Lanotte, Dupont & Jaspers, 1986, 14).

Dès lors, même si la plupart des documents de l'époque revendique la richesse du double programme de la télévision nationale et même si les postes récepteurs à double lignage permettent à tout un chacun de regarder aussi bien l'une comme l'autre chaîne, chaque communauté reste dès les premiers temps axée sur sa propre communauté de langue. À de rares exceptions près. Certains spectateurs francophones des premiers temps racontent qu'ils se tournaient à l'occasion vers les programmes flamands, mais pour un motif ou une raison spécifiques: ils regardaient la météo parce qu'elle était plus visuelle, les informations pour apprendre le néerlandais, ou un dessin animé parce qu'il était inédit sur les chaînes francophones:

"À l'image des institutions du pays, mais aussi des structures originelles de l'INR/NIR, les souvenirs des spectateurs belges sont à double entrée. Les émissions citées côté flamand paraissent à mille lieues de celles qui affluent côté francophone. Et inversement, les émissions 'cultes' de l'INR/RTB ne laissent guère de trace dans la mémoire des spectateurs de la NIR. Est ainsi considérée comme nationale la chaîne qui émet dans sa propre langue. L'autre est plutôt envisagée, à l'instar de certains émetteurs étrangers, comme un moyen de compléter utilement, mais sporadiquement, l'offre de programmes" (Hanot, 2004c, 123).

Plus qu'une appréciation différente du média, les deux JT belges des origines procèdent d'un ajustement des premiers programmes à la réalité télévisuelle des spectateurs. Les cadres imaginaires dessinés à la fois par les choix politiques et par les paysages audiovisuels existants se séparent d'entrée de jeu. Au sud du pays s'accroît une proximité de fait avec l'espace francophone au fur et à mesure que s'éloigne un espace néerlandophone méconnu.

ABRÉVIATIONS

JT	Journal télévisé
RTF	Radiodiffusion-Télévision Française
INR	Institut national belge de radiodiffusion
NIR	Nationaal Instituut voor Radio-Omroep
RTBF	Radio-Télévision belge de la Communauté Française

BIBLIOGRAPHIE

- ANTOINE (F.), "Balbutiements programmatiques de la paléo-télévision belge", *Médiatiques, Récit et Société*, 2003, no. 33, pp. 7-14.
- BAFFREY (J.-C.), *Le développement de la télévision en Belgique et ses répercussions sur les autres moyens de communication de masse*, Louvain, UCL, 1961 (promoteur: M. Hankard).
- BEL (L.), "La télévision belge a un an", *Moustique*, no. 1501, 31 octobre 1954, p. 31.
- BOURDON (J.), "Le flash et le papier peint: mémoires de télévision" in: J.-P. ESQUENAZI (ed.), *La télévision et ses spectateurs*, Paris, 1995, pp. 13-23.
- BRUSINI (H.) & JAMES (F.), *Voir la vérité: le journalisme de télévision*, Paris, 1982.
- DESMET (L.), "Voir loin avec les yeux d'ici. Richesse et diversité des premiers JT", *Médiatiques, Récit et Société*, 2003, no. 33, pp. 15-18.
- DESMET (L.) & VANDE WINKEL (R.), "Expo 58 in Bewegend Beeld: de wereldtentoonstelling op een keerpunt in de Belgische audiovisuele geschiedenis" in: J. KINT & J. STUYCK (eds.), *Resten van de toekomst: Expo 58, vijftig jaar later*, 2008, pp. 32-45.
- GARIN (Ch.), *La programmation de la télévision belge d'expression française. Historique. Dynamique de la programmation. Relations télévision-public-presse*, Louvain, UCL, 1968 (promoteur: M. Hankard).
- HAGHE (J.-P.), *Histoire du journal télévisé en France*, Paris, 1999 (<http://clemi.scola.ac-paris.fr/fic02.html>).
- HANOT (M.) & MAIRESSE (F.) (eds.), *RTBF. 50 ans. L'extraordinaire jardin de la mémoire, vol. I: Télévision*, Morlanwelz, Musée royal de Mariemont, 2004.
- HANOT (M.), "Les récits d'une découverte" in: M. HANOT & F. MAIRESSE (eds.), *RTBF. 50 ans. L'extraordinaire jardin de la mémoire, vol. I: Télévision*, Morlanwelz, Musée royal de Mariemont, 2004a, pp. 29-58.
- HANOT (M.), "Premières télévisions en Belgique" in: M. HANOT & F. MAIRESSE (eds.), *RTBF. 50 ans. L'extraordinaire jardin de la mémoire, vol. I: Télévision*, Morlanwelz, Musée royal de Mariemont, 2004b, pp. 17-26.
- HANOT (M.), "Raconter les programmes. Une histoire de spectateurs" in: M. HANOT & F. MAIRESSE (eds.), *RTBF. 50 ans. L'extraordinaire jardin de la mémoire, vol. I: Télévision*, Morlanwelz, Musée royal de Mariemont, 2004c, pp. 123-133.
- Inédits*, RTBF, 17 janvier 1987.
- INR. *Son et image. Rapport annuel pour l'année 1953*, Bruxelles, INR, 1954.
- JEANNENEY (J.-N.), *L'écho du siècle. Dictionnaire historique de la radio et de la télévision en France*, Paris, 1999.

- JEANNENEY (J.-N.) & SAUVAGE (M.), *Télévision, nouvelle mémoire. Les magazines de grand reportage*, Paris, 1982.
- LANOTTE (M.), DUPONT (Ch.) & JESPERS (J.-J.), *L'univers au jour le jour. Trente ans d'histoire du journal télévisé de la RTBF*, s.l., 1986.
- Médiatiques*, no. 33: *Les débuts de la télévision belge*, 2003.
- ROEKENS (A.), "Des télévisions siamoises au royaume de Belgique", *Médiatiques, Récit et Société*, 2003, no. 33, pp. 3-6.
- ROEKENS (A.), "Jalons pour une histoire de la RTBF" in: M. HANOT & F. MAIRESSE (eds.), *RTBF. 50 ans. L'extraordinaire jardin de la mémoire, vol. I: Télévision*, Morlanwelz, Musée royal de Mariemont, 2004, pp. 97-122.
- THIRAN (Y.), "Les spécificités du journalisme télévisé" in: F. ANTOINE, *Les radios et les télévisions de Belgique*, Bruxelles, 2000, pp. 225-244.
- THOVERON (G.), *Radio et télévision dans la vie quotidienne*, Bruxelles, 1971.
- TRACEY (M.), "Non-fiction Television" in: A. SMITH (ed.), *Television. An International History*, Oxford, 1998, pp. 69-84.

Geschiedenis van een Franstalig televisiejournaal dat er eigenlijk geen was: het INR (RTBF) tussen 1953 en 1956

MURIEL HANOT

SAMENVATTING

De geschiedenis van het televisienieuws wordt door het publiek als vanzelfsprekend geïdentificeerd met de geschiedenis van een eigen, nationaal televisienieuws. In België, waar sinds 1953 zowel een Nederlands- als een Franstalige televisieomroep functioneren, ligt dat deels anders. Beide omroepen ontwikkelden een eigen beleid en kenden een andere prioriteit toe aan de productie van een eigen televisienieuws. Terwijl de Nederlandstalige NIR (huidige VRT) onmiddellijk een eigen journaal maakte, nam de Franstalige INR (huidige RTBF) van 1953 tot en met 1956 het journaal van de Franse RTF over. Dit verschil in beleid lijkt een ander geloof in de krachten van het nieuwe medium aan te wijzen, maar uiteindelijk trachtten beide omroepen vooral te beantwoorden aan verwachtingen van hun publiek. In het (Franstalige) zuiden bleek men gevoelig voor de aantrekkingskracht van de Franse televisie RTF. In een streven naar kwaliteit, liet de INR dus gedurende drie jaren de mogelijkheid liggen om een eigen journaal te maken.

Tegelijkertijd werden, al dan niet bewust, de wapens gesmeed voor de productie van een eigen televisienieuws.

The history of a curious francophone television newscast in Belgium

MURIEL HANOT

SUMMARY

Audiences usually identify the history of television news broadcasts with the history of national television news. In Belgium, where television was simultaneously launched by a French-speaking and a Dutch-speaking broadcaster in 1953, things were more complicated. Each broadcaster developed a policy of its own and each had a different vision vis-à-vis the necessity of self-produced televised news. Whereas the Dutch-speaking NIR (currently: VRT) immediately set up a news broadcast of its own, the French-speaking INR (currently: RTBF) took over the television news of the French RTF broadcaster for three years (1953-1956). Both NIR and INR seem to have had a different view of the possibilities of this new medium, but in reality both were driven by the same need to meet the expectations of their audiences. In the French-speaking south of the country, those expectations were subjected to the attractive forces of French television. Striving for quality, the INR did not make a news broadcast of its own for three years. At the same time, whether or not fully aware of it, the broadcaster laid the groundwork to produce a Belgian francophone televised news broadcast.